

## La Foire aux Vanités de Dominick Dunne\*

*par François Rivière*

L'été de ses neuf ans, le petit Dominick Dunne, déjà friand d'expériences, quitte sa ville natale de Hartford (Connecticut) pour accompagner sa tante, une religieuse défroquée particulièrement excentrique, sur la Côte Ouest. « Notre première étape, raconte-t-il, fut Los Angeles. Chaque seconde de ce séjour me procura un intense plaisir. Dans le bus de visite guidée nous faisant découvrir les villas des stars de l'écran, j'étais assis aux côtés du guide pour ne rien perdre du spectacle. Toutes ces adresses sont restées gravées dans ma mémoire pendant des années. » Tante Harriet et lui descendent à l'hôtel Ambassador où ils croisent quelques célébrités. « Eddie Durchin m'adressa la parole au bord de la piscine. Ce fut la première vedette à laquelle j'aie parlé de ma vie et chaque mot de cette brève conversation est resté intact en moi. »

Des années plus tard, tandis qu'il étudie les Sciences Humaines à l'université de Williamstown dans le Massachusetts, Dominick rêve de devenir comédien. Mais lorsque, au début

---

\* Ce texte a été publié pour la première fois dans l'édition de *L'Honorable Juge Katz*, de Dominick Dunne, parue en 2005 chez Les Quatre Chemins. Dominick Dunne, alors encore en vie, est décédé quatre ans plus tard.

des années cinquante, il s'installe enfin à Los Angeles, c'est pour travailler à la télévision comme chef de plateau du *Howdy Doody Show*.

Devenu producteur exécutif, il a en charge des émissions théâtrales qui lui permettent de côtoyer Humphrey Bogart, Ginger Rogers, Frank Sinatra ou Milton Berle. En 1954, il épouse Ellen Griffin dont il aura trois enfants – Griffin, Alex et Dominique. Les Dunne vivent à Santa Monica dans une maison de plage qu'ils louent à Harold Lloyd. Ils n'occuperont que plus tard la demeure de Walden Drive, alors que Dominick produit pour la Fox le feuilleton-télé à succès *Adventure in Paradise* avec Gardner McKay en vedette. Il est assidu des déjeuners du jeudi à la Fox où il se lie d'amitié avec le comédien Clifton Webb, ainsi qu'avec Cary Grant et Deborah Kerr. Il entre ensuite à la Four Star, une maison de production créée par David Niven, Charles Boyer et Dick Powell. Au milieu des années soixante-dix, Dominick Dunne passe du petit au grand écran, produisant des longs métrages comme *Les Garçons de la bande*, *Panique à Needle Park*, mais également le catastrophique *Ash Wednesday*, avec Elizabeth Taylor, laquelle restera une amie à vie de Dominick, même si elle lui prédit avec ce film la fin de sa carrière de producteur...

C'est en effet le début du lent mais imparable déclin du petit garçon qui rêvait d'Hollywood. « Ma vie se déglinguait de tous les côtés. » Les excès d'alcool et de drogues commençaient à se faire sentir. En 1968, Dominick est arrêté à la frontière mexicaine en possession d'herbe, sous les yeux de son frère le romancier John Gregory Dunne et de sa belle-sœur

Joan Didion. Quelque temps plus tard, Ellen quitte le domicile conjugal et il perd son travail. « J'avais connu le succès et l'échec et, pour moi, les affres de l'échec excédaient de loin les délices du succès. »

Dunne décide alors de tirer un trait sur sa vie de fêtard et part, seul, se réfugier dans une cabane des montagnes de l'Oregon. Loin de L. A., il commence l'écriture d'un roman « parlant d'Hollywood, de corruption, de trahison et d'échec. » Truman Capote, souvent reçu naguère à Walden Drive, lui écrit des lettres d'encouragement. Le premier roman publié de Dominick Dunne sera curieusement présenté au public comme la « suite » d'un autre livre, celui de Joyce Haber intitulé *The Users*, et passera totalement inaperçu, sinon du critique du *New York Times* qui l'éreintera sans merci. Mais l'éditeur Michael Korda décide de prendre en main le destin de Dominick et l'engage à se remettre à l'ouvrage. Le résultat de ce nouvel effort s'intitule *Pour l'honneur des Grenville*. Publié en 1985 chez Crown – éditeur auquel l'écrivain est resté fidèle – le livre s'inspire d'une affaire criminelle célèbre, le meurtre d'un des hommes les plus riches des États-Unis par son épouse Ann Woodward, rebaptisée Ann Grenville. Le narrateur de ce thriller hâlant se nomme Basil Plant et il ressemble comme un frère à Truman Capote...

Dès lors, l'imaginaire et le réel ne vont cesser de se télescoper dans l'esprit du romancier subitement reconnu et encensé. *Pour l'honneur des Grenville* est le premier d'une série de best-sellers bientôt adaptés à la télévision.

Mais Dominick Dunne, qui s'est établi à New York où il occupe toujours un petit appartement de la 49<sup>e</sup> rue\*, a été frappé par un nouveau coup du sort qui influera sur sa vie professionnelle. Le meurtre de sa fille Dominique, survenu en octobre 1982 alors qu'il amorçait la seconde partie de *Pour l'honneur des Grenville*, l'a profondément révolté, comme le savent les lecteurs de *L'Honorable Juge Katz*. Mais l'injustice du procès qui s'est tenu au cours des mois suivants à Santa Monica a incité Tina Brown, rédactrice en chef de *Vanity Fair* à demander à l'écrivain de s'épancher librement sur cette terrible affaire. C'est ainsi que paraît en mars 1984 le premier essai de Dominick Dunne dans les pages du magazine dont il deviendra par la suite le rédacteur en chef adjoint et l'un des collaborateurs les plus assidus jusqu'à ce jour. Aussi, en parallèle avec sa production romanesque – une demi-douzaine d'œuvres seulement en près de trente ans – Dominick Dunne est-il devenu le chroniqueur des plus grands faits divers et des scandales ayant depuis trois décennies ébranlé la société américaine dont il reste l'observateur le plus avisé, et partant le plus impitoyable.

L'art de Dominick Dunne n'est évidemment pas réductible à sa seule exigence de véracité : la fiction chez lui prend toujours l'apparence d'une chronique et celle-ci, sans cesse, se teinte d'un romanesque fourmillant de détails précis, l'ensemble formant une véritable tragi-comédie humaine. Un style personnel préside à l'éclosion d'œuvres qui se dégagent

---

\* Il l'occupera jusqu'à sa mort en 2009.

du réel par une construction romanesque sans pareille. L'ombre de Truman Capote, celui du fascinant et roublard *De sang froid*, plane sur une forme de récit qui joue avec la notion de *camp* chère à Susan Sontag, mais on décèle aussi dans l'obsession hollywoodienne de Dunne quelques traces du regard, ô combien pervers, de Kenneth Anger, auteur de l'inoubliable *Hollywood Babylone*. Les stars déchues de Tinsel Town, les affaires criminelles impliquant les « Rich and Famous » forment le socle d'une entreprise où l'analyse méthodique, la volonté obsessionnelle de dénouer les plus sinistres intrigues nées au cœur d'un décor de strass et de sang, sont toujours tempérées par la nostalgie d'un monde perdu. Le neveu de Tante Harriet n'en finit pas de vénérer les gloires du passé, même mises à nu par sa propre volonté d'investigation confinant à la maniaquerie. De la détresse immense – la formule est de lui – du déçu d'Hollywood est née la volonté de décrire jusqu'à l'ivresse les racines du mal sous-jacent à l'histoire même de ses personnages, qu'ils soient réels ou imaginés. Des décombres d'une première vie de grande frustration, une œuvre a surgi qui a fait de Dominick Dunne un homme célèbre et comblé.

Les deux plus éclatantes réussites du romancier sont sans conteste *Une femme encombrante* (1990) et *Une saison au purgatoire* (1993). Les origines « wasp », l'éducation puritaine et les relations de l'auteur avec la bonne société qui, après l'avoir toléré le rejeta sans vergogne, s'entremêlent au fil des deux intrigues habilement ourdies, offrant d'inoubliables portraits de parvenus sévissant des deux côtés du continent américain.

Peinture au vitriol, destins funestes, détails croustillants, tout y est – mais on aurait tort de prendre ces gros livres aux allures de romans de plage pour les petits frères des best-sellers de Jackie Collins, que Dunne adore par ailleurs... L'expérience vécue, le sens de l'anecdote et ce goût pour les ramifications stupéfiantes de la destinée humaine font la différence : les romans de Dunne ne sont pas plus « policiers » que ceux de Patricia Highsmith ou Ruth Rendell. Ils procèdent d'une excitation intérieure très particulière qui tient du désir de revanche sur la fatalité de la condition humaine et d'une soumission retorse aux codes de la bonne société fustigée, par ailleurs, ou en tout cas critiquée sans ménagement sous sa plume. Le paradoxe du chroniqueur mondain sans doute le plus célèbre de la planète réside en ceci qu'il se situe à la fois *in* et *out* d'un monde dont il possède toutes les clefs et dont il maîtrise toutes les stratégies, des plus nobles aux plus sordides. Les lecteurs de *Vanity Fair* – qui tient son nom du célèbre roman de l'anglais Thackeray, *La Foire aux vanités* – se délectent aujourd'hui du « journal de bord » de Dominick Dunne qui ne leur épargne aucun ragot sur cette jet-set dont il se veut à la fois le commentateur et le contempteur patenté. Le grand ami de Nancy Reagan, Elizabeth Taylor, Diane Keaton et des sœurs Collins, ne rate aucune *party*, aucun mariage de célébrité, aucun enterrement non plus – il en raffole –, mais son ton se fait mordant lorsqu'il quitte le tapis rouge de la bienséance mondaine pour se retrancher dans l'ombre propice à toutes les révélations concernant les turpitudes de ceux qui ont l'inconscience de se confier à lui. Donnant un tour d'écrou

à sa technique de romancier, Dominick Dunne s'est lui-même changé dans son très remarquable *Another city, not my own* (1997) en personnage de fiction sous le nom de Gus Bailey. Du même coup, s'est opérée la jonction entre les deux facettes, déjà très intriquées, de son art poétique, puisque ce roman, qui évoque l'affaire O. J. Simpson, constitue sans doute la plus longue chronique jamais parue sous la signature de cet agent double...

François Rivière  
Juin 2005